

## COMPTES RENDUS

### 1. CARTOGRAPHIES ET TRAITEMENT DE L'ESPACE

**BRUNEAU, M., KILIAN J., LE MEN H. & MONGKOLSAVAT, C.,** *Identification et dynamique des milieux agricoles dans le Nord-Est de la Thaïlande (Udon Thani - Sakhon Nakhon), données satellitaires Landsat (1972-1976-1982)*, travaux et documents de Géographie tropicale n° 54 (Série Cartosat n° 1), CEGET Domaine Universitaire 33405 Talence Cedex, 1986. (100 FF).

Cette publication consiste en une collection de cartes accompagnée d'une brochure de 75 pages (livrée en deux versions, française et anglaise), le tout rassemblé dans une pochette. Elle est le fruit d'une coopération franco-thaïlandaise destinée à mettre au point, à partir d'une étude de cas, des « méthodes cartographiques utilisant les données des satellites Landsat et leur traitement informatique pour la connaissance des milieux agricoles en vue d'une meilleure conduite du développement rural ».

Le terrain choisi est une zone de 19.000 km<sup>2</sup>, au nord de Kalasin, entre Udon Thani et Sakhon Nakhon, réputée pour sa « complexité ». En effet, en raison de son récent désenclavement, cette zone est en pleine transformation : de vivrière, l'agriculture devient commerciale, sans qu'il ait été tiré un parti autre que médiocre des potentialités d'une irrigation pour laquelle de sensibles investissements avaient été consentis ; en outre, la région connaît une importante déforestation, en particulier des hautes terres. Or, comme les « ressources clefs pour l'amélioration de l'agriculture sont l'eau et la couverture arborée », on comprend l'interrogation des autorités sur les modalités du développement.

Le travail a consisté à faire l'inventaire dynamique de ce qui était en rapport avec l'agriculture, en croisant images satellites et enquêtes de terrain; il se compose de 6 chapitres :

Le 1<sup>er</sup> chapitre (pp. 3-13) dresse la situation générale de la région : modelé, communications, climatologie et problème de l'eau. En relation avec de petites

cartes générales (p. 8), une photographie par satellite, tirée en rouge pour accroître sa lisibilité et au 1/250 000, permet de situer la zone ; le 2<sup>e</sup> chapitre (pp.14-23) expose les méthodes de travail, résumées en deux organigrammes.

Le 3<sup>e</sup> chapitre (pp. 24-32) distingue de façon statique les 14 « états de surface » qui permettront l'analyse. Ils sont regroupables selon trois critères : 1) les différents types de présence d'eau, 2) les milieux forestiers, 3) les milieux agricoles proprement dit. Ces « états » sont cartographiés, à partir d'images retraitées, sur un document d'accompagnement qui constitue l'interprétation de la photographie tirée en rouge, évoquée au 1<sup>er</sup> chapitre ; au 1/250 000 également, il occupe 57x53 cm sur une feuille beaucoup plus grande.

Le 4<sup>e</sup> chapitre (pp. 33-50), à l'inverse, donne une lecture dynamique de ces données en faisant apparaître l'évolution, de 1972 à 1982, des trois familles d'états de surface précédemment distinguées. Elle est l'occasion de 3 cartes au 1/500 000, de 27x28 cm., regroupées sur une même feuille. Du fait de la dissociation des familles, l'analyse peut-être beaucoup plus fine et c'est au total une vingtaine de caractères d'évolution qui est traitée.

Le 5<sup>e</sup> chapitre (pp. 51-59) inscrit ensuite cette dynamique historique en relation avec la dynamique calendaire cyclique, par une recherche de l'évolution saisonnière de l'humidité superficielle, puisqu'elle conditionne directement les possibilités de culture. Une carte au 1/400 000 permet ainsi de distinguer 6 caractères.

Le 6<sup>e</sup> chapitre est consacré à la synthèse généralisante de cette recherche en 12 unités de paysages agro-écologiques identifiées sur une carte de lecture évidemment plus simple, au 1/500 000. Elles se ramènent à un nombre limité de types de paysages et de systèmes agraires, à partir desquels on peut, en connaissance de cause, reprendre la problématique du développement.

Une brève conclusion tire des enseignements méthodologiques.

L'intérêt même de ce travail conduit aux remarques suivantes :

1°) Il serait utile de définir, à partir de la dernière carte, une interprétation structurale des résultats (en suivant par exemple les techniques préconisées par Jacques Bertin et le Laboratoire de Sémiologie Graphique de l'E.H.E.S.S.) qui en rende immédiatement accessible la substance au non géographe.

2°) Sur cette nouvelle base, on pourrait envisager une extrapolation historiquement régressive, reconstituant l'état ancien de la région. On rappellera que cette-dernière relevait du royaume du Lan Xang à propos duquel on dispose de peu de sources; de surcroît, cette région de Kalasin - Sakon Nakhon nous est apparue comme relativement résistante à la pénétration du bouddhisme (*cf. Péninsule 1984 : 167*).

3°) Étant donné que le Phu Phan semble jouer pour une grande partie du Nord-

est un rôle de château d'eau analogue à celui des Phnom Kulen pour la région d'Angkor, sans doute serait-il instructif de comparer les destins géohistoriques des deux régions.

**CASSIO, Alberto, INVERNIZZI, Luca & WARREN, William, *Thailand, a view from above*, Singapore, Times Editions [4222 Thomson Road, Singapore 11291, 1986, In 4', 128 p. [140 FF]**

Cet ouvrage destiné au grand public (90 vues aériennes, accompagnées de quelques lignes sans prétention, de la plume d'un Américain établi à Bangkok), constitue cependant un intéressant outil documentaire. D'abord, sur le plan technique, il n'y a rien à redire : la qualité de l'impression est égale à celle des photos; des cartes annexes localisent les sites, et un index permet de repérer facilement les documents. Ensuite, le choix des sujets est plus qu'honorable : sans doute n'évite-t-on pas quelques « Couchers de soleil sur la baie de Phangnga », mais cela ne dépasse pas une douzaine de prises de vue, et l'archéologue, le géographe, ou l'urbaniste trouvent matière à nourrir leur intérêt.

Par exemple, pour lire l'implantation d'un monastère, ce sont près de 30 documents illustrant des cas ruraux, urbains, du Nord, du Centre, anciens, contemporains, etc., que l'on peut consulter; pour les sites palatins, ceux d'Ayutthaya, Lopburi, Thonburi, Bangkok, Petchaburi, Bang Pa-in défilent. L'inventaire pourrait être poursuivi avec les types de paysages, d'habitat rural, des techniques agraires, la vie urbaine, etc.

Deux regrets cependant : le choix des photographies s'opère d'abord sur une base géographique limitée (les environs de Bangkok, Chiang Mai au nord, et Phuket au sud), il valorise ensuite naturellement plus le côté pittoresque que le côté scientifique.

**CLEMENT Pierre, CLEMENT-CHARPENTIER Sophie & LEVY Annick, *Carte des ethnies de langues thai*, Paris/Talence, Centre de Documentation et de Recherche sur l'Asie du Sud-est et le Monde Insulindien/Centre d'Études de Géographie Tropicale [CEGET, Domaine Universitaire de Bordeaux, 33405 TALENCE Cedex], 1985.**

Cette carte, réalisée dans le cadre d'un programme de coopération scientifique avec l'Université siamoise de Mahidol, répond à la description suivante : approximativement au 1/4.500.000, mesurant 49 x 60 cm, elle indique l'emplacement des ethnies de langue thaï sur un fond de carte qui couvre la zone comprise, d'une part entre la frontière septentrionale de la Malaysia et le Nord du Yunnan, et de l'autre entre l'île de Hainan et les états de l'Est de la Birmanie. Figurent également sur ce fond de carte, les cours d'eau, quelques courbes de niveaux et des frontières administratives. La carte distingue entre 37 groupes à l'aide d'un jeu de couleurs à la fois lisible et plaisant à l'œil, et elle les réordonne les uns par rapport aux autres sur un schéma de classification. Une notice explicative complémentaire est prévue par les auteurs.

Un souci évident d'entrer dans les détails (distinction fine entre certains groupes linguistiques, repérage des enclaves et des discontinuités, etc.) a présidé à la confection de ce travail, cartographiquement soigné, qui comble une lacune grave. Sans doute, le travail est-il à améliorer, à nuancer (que recouvre, par exemple, exactement la spécification d'un « Thaï Malay » dans la région de Satun et à corriger, mais il est, à tout le moins, le très bienvenu.

Pour l'avenir, ne faudrait-il pas apporter à cette cartographie la précision majeure d'une évaluation démographique qui pourrait être rendue sans trop de difficulté par la technique des points proportionnels. En effet, si l'on admet que l'effectif démographique ainsi cartographié s'élève à quelque 70/80 millions de personnes, il ne serait pas inutile de faire apparaître l'hétérogénéité démographique de ces groupes.

A eux seuls, les Siamois et les Laos (soit 2 groupes sur les 37) représentent plus de la moitié de cet effectif ; et le groupe des Thai du Guangxi (dont il est vrai que la décomposition dialectale n'est pas encore achevée et réserve vraisemblablement des surprises) essentiellement identifié sur cette cartographie par 2 autres groupes, Zhuang et Nung, compte de l'ordre de 15 millions de personnes. C'est-à-dire que la trentaine de groupes ethniques intermédiaires, mais distingués sur la carte, ne totalisent pas 15 millions de personnes : en moyenne moins de 0,5 million chacun. On est là à une toute autre échelle, ce qui n'est pas sans soulever bien des difficultés, à commencer par celles inhérentes à la cartographie, pour demeurer dans le cadre de cet exercice.

Si l'on ajoute que l'origine des nations thaï est à situer du côté de la Chine du Sud, et que l'arrivée des Thaï en Indochine méridionale est un phénomène relativement récent, les problèmes cartographiques se doublent d'intéressants problèmes historiques et linguistiques.

Certes on comprend qu'un travail de mise au point de la documentation existante, de surcroît effectué en relation avec une institution siamoise, ait centré sa cartographie sur le cœur de la Thaïlande actuelle; mais maintenant que l'on dispose de cette base, ne faudrait-il pas envisager une cartographie spécifique, directement ordonnée à la logique du phénomène cartographié, par exemple à partir de la lecture quantitative de l'implantation actuelle des ethnies de langues thaï que nous venons d'évoquer.

Elle pourrait consister à distinguer d'abord de part et d'autre de la dorsale montagneuse qui s'étire entre le Tibet et la Cochinchine et qui constituerait l'axe de la cartographie, les masses relativement compactes dont les effectifs se comptent en dizaines de millions : au nord-est celles de Chine du Sud, au sud-ouest celles de Thaïlande. Avec entre les deux, le long de cette dorsale fragmentée, l'implantation intermédiaire de dizaines de groupes discontinus, demeurés dans leurs vallées, des confins du Laos, du Cambodge et du Viêt-Nam, jusqu'aux confins du Tibet de l'Assam et de la Birmanie.

***Diercke Weltraumbild-Atlas, Braunschweig, Georg Westermann, 1981, 176 p. In 4° (22x31 cm)***

La réputation de cet éditeur cartographique n'est plus à faire. Chacun sait l'excellence de ses productions, dont il donne une nouvelle illustration avec cet atlas de sites géographiques caractéristiques en photos satellite, dont celles du Landsat. L'ouvrage totalise plus d'une centaine de photographies, avec, en regard des cartographies interprétatives. Deux cartes générales, l'une de l'Europe, l'autre du Monde, permettent de repérer très clairement les lieux photographiés. Un index (pp. 4-6) signale leur regroupement par catégories typologiques (les oasis, les côtes, les villes, etc.) ; celui-ci est suivi de 10 pages techniques rendant compte des méthodes de travail (pp. 7-16).

Certes l'Asie du Sud-est n'est guère favorisée, puisqu'il ne lui est accordé qu'une grande photographie au 1/500 000 de la région de Rangoon, mais, pour les sud-est asiatiques, l'intérêt de l'Atlas va bien au-delà.

On recense en effet, un certain nombre de sites asiatiques qui composent le contexte d'approches thématiques variées. De géographie urbaine, par exemple :

outre Rangoon, signalons en effet le site de Pékin (p.170) et celui de Tokyo (p. 170). De zones de delta : embouchures du Yangtsekiang (p.63), du Gange (p.59), du Tigre et de l'Euphrate (p.153). D'autres photographies mettent en valeur le rôle de ces barrières montagneuses avec leur versant sec et leur versant humide : entre Tibet et Népal (pp.82 et 85) entre rives de la Caspienne et intérieur de l'Iran (p.80). D'autres encore offrent un regard global sur ces grandes régions « historiques » : les côtes de Gédrosie (p. 77), le Ferghana (p.84), le Penjab (p.120) etc.

C'est peu, mais c'est déjà considérable. Et d'une manière plus générale, que ne retient pas l'œil d'une réflexion offerte par la richesse des documents présentés.

**SIMONIN, André (ed.), *Journées de télédétection en milieu urbain, 6-7 mai 1982*, Paris, Centre d'études et de réalisations cartographiques du CNRS [IMAGEO 191, rue Saint-Jacques 75005 Paris], 1982, In-4°, 141 p. polygraphiées + 6 cartes h.-t. [prix 135 F.]**

Il s'agit du recueil de 12 communications, dressant, à partir de cas concrets, une manière de bilan des progrès et des besoins de la photo-interprétation pour l'étude des paysages urbains, discipline en complet renouvellement grâce aux satellites.

A l'occasion de ces journées, Alain Durand-Lasserve, Jean-Claude Lummaux et Serge Soudoplatoff ont présenté un « État de la recherche sur la télédétection et le milieu urbain à l'Institut Géographique National ». Sans entrer dans le détail de la technique d'interprétation des photographies du satellite Landsat, effectuée à l'aide d'ordinateurs, nous signalerons seulement qu'ils ont traité du cas de Bangkok.

Ce travail (pp. 49-51), accompagné d'une carte infographique en couleur de 30x30 cm., approximativement au 1/100.000, fait apparaître une classification de l'espace urbain et de son environnement, distinguant degrés d'urbanisation, type d'occupation agricole, etc. Il révèle par ailleurs d'anciens cours de la Ménam, ainsi que probablement des structures archéologiques, etc. On se prend alors à rêver devant les possibilités d'un tel instrument de travail qui permet d'aller immédiatement à l'essentiel de bien des problèmes.

## 2. REPRÉSENTATIONS ET SYMBOLIQUES

**CUNG Wah Nan, *The Art of Chinese gardens*, Hong-Kong, University Press [139 Pokfulam road], 1982, In 4° (27x30 cm), 268 p., dont 105 ill. [prix: HK \$ 210]**

L'ouvrage en 105 photographies noir et blanc, est un regard assez nostalgique sur cet art des jardins chinois, qui, dans les années 1960, connut bien des vicissitudes. Ce n'est pourtant pas un album de photographies ; il s'agit d'un inventaire sélectif, ordonné et progressif, accompagné d'un texte, toujours bref mais essentiel, analysant les éléments constitutifs de l'esthétique des jardins chinois. L'effort de son auteur, architecte de formation moderne semble-t-il, et demeuré proche de la sensibilité chinoise traditionnelle, consiste à expliciter le sens de cette esthétique dans des termes directement accessibles aux Occidentaux. Ainsi, l'approche, toutes proportions gardées, sans être éloignée de celle d'un Oswald Siren du point de vue de la pédagogie occidentale, offre la « supériorité » d'être due à quelqu'un de l'intérieur de la culture.

L'esprit du travail se révèle dès l'abord : il s'ouvre et se clôt par deux calligraphies, l'une cursive et l'autre plus régulière, du caractère (non simplifié) *yuan* « jardin », explicitement comparées à des plans de jardins pour souligner la correspondance harmonique de leur art et de leur sens. Ces comparaisons symbolisent la volonté de l'auteur de nous faire entrer de plain pied, mais avec simplicité, dans une extraordinaire élaboration intellectuelle qui déconcerte tant l'esprit occidental. Son livre est ordonné comme la composition abyssale de ces jardins : les photographies, regroupées en 12 rubriques, tout en passant en revue les constituants de cet art, font surtout progresser le lecteur dans la composition livresque, comme s'il progressait vers l'intérieur de plus en plus quintessencié d'un jardin.

Chung Wah Nan évoque d'abord les principes qui animent cette esthétique, en illustrant le mythe de Pan Ku avec 8 photographies de deux sites où se retrouvent à l'état « naturel » les futures composantes essentielles des jardins : la Forêt de Pierre, pour introduire l'univers minéral, puis les gorges du Yangtze pour introduire la seconde composante, aquatique. Avec 8 autres photographies, il illustre la transition insensible de l'état naturel brut de ce double thème, à celui où s'introduit la médiation du végétal, puis celle de la création humaine. Alors, il atteint ce qu'est essentiellement et spéculativement l'art du jardin : la confection, autour de ces éléments, d'un espace clos en sa malléabilité visuelle.

Il en explicite la technique : le jeu sur la spécification de cet espace, par des murs. Celui-ci doit être démultiplié avec une virtuosité parfois gratuite, en des sous-systèmes d'enclos destinés à truquer les perspectives. Le trucage est obtenu de deux manières : la première repose sur le traitement de l'ouverture des murs à l'aide d'encadrements, où toutes les complexités possibles (voire recherchées) instaurent un dialogue entre le caché et le montré, le creux et l'obturé, l'aplat et le profond, pour attirer ou désorienter l'attention, suggérer ou briser une progression, ou encore conduire à l'inattendu. La deuxième, au rebours, manipule la notion de fermeture. Les clôtures sont mouvantes (murs courbes, arêtes ondulantes, etc.), ou multiples (espaces clos dans des espaces clos, recoins, couloirs, etc.).

L'auteur montre de manière progressive comment s'y combinent les diverses dimensions de l'espace. Puis, il en expose le traitement « dynamique », selon les complémentarités motrices du yin et du yang, de la spirale et du droit, de la ligne continue et de la ligne brisée, du clair et de l'obscur, du répétitif et du singulier, du simple et de l'enchevêtré, du rugueux des pierres et du lisse de l'eau, etc. Ainsi est révélée la façon dont ces contrastes interdisent toute direction régulière du regard et obligent à une vision constamment allusive et synthétique à la fois, supposant l'harmonie du promeneur avec le jardin, de l'Être avec la Nature.

Vient alors, l'analyse de la place de l'homme dans cet espace au travers d'une interrogation sur celle de bâtiments, dont la fonction est d'introduire une notion de symétrie « mécanique », pour révéler l'ordre organique de la nature. En contraste immédiat est évoqué le rôle de l'eau, avec sa fonction de miroir, d'ambiguïté, reflétant dans une autre forme d'espace clos les dimensions infinies du ciel. Elle se trouve ainsi opposée au mur, écran opaque destiné au contraire à contrôler, à limiter, à essentialiser le regard ; rôle également attribué, mais à plat et de manière directive, aux allées et à leur pavement de mosaïque, qui font ressortir le caractère naturel du paysage environnant.

De là, l'auteur peut revenir à la nécessité de l'architecture par le biais des fenêtres et des portes. En effet, avec leur fonction de transition, de régularisation de l'espace, d'appel sur l'extérieur ou l'intérieur, elles sont comme des allées sans épaisseur permettant tous les franchissements. La dynamique latente de cette architecture est enfin révélée par l'art du pont, fait d'une tension interne presque douloureuse par laquelle en plus de l'espace physique, l'homme franchit l'eau et son reflet. Est ainsi amenée l'évocation de cette sorte d'autres ponts terrestres qu'est l'architecture vide des galeries au rythme uniformément répété pour mieux dérouler la multiplicité de l'espace, mais où la monotonie latente de la vision architecturale suscite de nouveaux regards sur la nature. Alors, la présentation des éléments verticaux s'engendre naturellement : paliers, pierres dressées, arbres, pagodons sont en effet destinés à moduler en hauteur un espace distendu à

l'extrême où les miroirs d'eau renvoient en permanence le haut et le bas à eux-mêmes dans des espaces plans, et à y créer des niveaux et des pivots d'équilibre.

Terminent ce parcours, quelques considérations sur la « sculpture », traitement anecdotique du minéral destiné à focaliser l'attention de micro-espaces sur des points de convergence segmentaire, à établir une correspondance entre les ordres de l'humain et du naturel, du vivant végétal ou animal et du minéral, tout en suggérant sous des formes de composition abstraite (motifs géométriques, dallages etc.), le lien avec la pure nature. Au rythme et enfin au terme de la promenade, les calligraphies poétiques, dont sont parsemés les jardins, apparaissent comme des supports épurés de la méditation, achèvement de cet art du traitement de l'espace.

### 3. ECRITURE DE L'HISTOIRE EN ASIE DU SUD-EST

**LE Than Khoi, *Histoire du Viêt Nam des origines à 1858*, Paris, Sudestasia (17, rue du Cardinal Lemoine, 75005 Paris), 1981, 452 p. Gr. in 8°.**

Cet ouvrage est, pour l'essentiel, une réédition de *Le Viêt Nam, histoire et Civilisation, le milieu et l'histoire*, Paris, Éditions de Minuit, 1955, 587 p., in 8°. Il était épuisé depuis longtemps, et sa réédition était vivement attendue. Par rapport au premier état de ce livre, les modifications sont de deux ordres :

1. La réédition s'achevant à l'année 1858, les pages 365 à 500 de la précédente édition n'y figurent plus, soit 135 pages près d'un tiers.

2. La publication s'est, d'un point de vue typographique, considérablement améliorée, et l'on peut en outre noter la présence d'un certain nombre d'appareils complémentaires : précisions bibliographiques nouvelles, en particulier d'ouvrages en langue vietnamienne, adjonction de caractères chinois à l'index de 3.000 entrées, nombreuses illustrations.

Cela dit, et pour exceptionnellement utile que soit cette réédition, on ne peut manquer d'être étonné non pas tant devant le maintien à peu près tel quel de sa longue hagiographie nationaliste, que devant son aggravation. Ainsi, le chapitre qui dans l'édition de 1955 (p. 76) ne s'intitulait encore que « L'Âge du bronze », devient dans l'édition de 1981 (p. 63) « Les premiers royaumes viêt » ; « L'art sino-viêt » (p. 112), devient « l'art viêt-han », etc. (voir *supra*, l'évocation globale de cette question dans notre travail sur l'histoire du Viêt-Nam). Ajoutons seulement ici que si nous saluons bien volontiers le dévouement patriotique de l'auteur, nous exprimons des réserves sur le nationalisme comme charte scientifique.

En résumé, un travail toujours aussi utile car, à notre connaissance il n'existe pas de meilleure présentation de l'histoire du Viêt-Nam, mais un travail à utiliser plus comme une source vietnamienne, comme un recueil de faits qu'il est nécessaire de réinterpréter et de replacer dans leur contexte, que comme une histoire. Et pourtant l'auteur n'a-t-il pas en son temps, donné une histoire ouverte de l'Asie du Sud-est, et n'a-t-il pas, dans le cadre d'une longue collaboration à l'UNESCO, eu le temps de juger du dérisoire de tant d'approches historiques étroitement nationales...

**TIBBETTS, G.R., *A study of the Arabic texts containing material on South-East Asia*. Published for the Royal Asiatic Society [T56 Queen Anne Street, London WIM 9LA, U.K.] E.J. Brill [Oude Rijn 33a, Leiden, Pays-Bas], 1979, (Oriental Translation Fund. N.S. Volume XLIV). 294 p. Avec 7 cartes. [Prix, 92 Gld]<sup>1</sup>**

Comment taire le plaisir intellectuel que suscite un tel ouvrage ! Ses 75 pages de sources arabes – traduites en langue anglaise – relatives à l'Asie du Sud-est, plus que doublées par les commentaires de l'éditeur, offrent en effet un matériel stimulant : d'une part, parce qu'elles portent sur des périodes pour lesquelles la documentation est très lacunaire ; d'autre part, parce que les gens de langue arabe sont l'une des composantes majeures de l'aventure des échanges maritimes entre l'Occident et l'Extrême-Orient. Ne laissons cependant pas croire que cet ouvrage puisse se lire comme un roman. Il s'agit en effet de l'analyse d'un érudit arabisant, destinée à rendre accessible des documents souvent confus et sibyllins. De surcroît, malgré l'élégance et le soin de la présentation et de la typographie (toponymes donnés en translittération et en caractères arabes dans le corps du texte), soutenus par une utile distinction entre les principales rubriques traitées, la rédaction souvent continue oblige à une lecture linéaire, la plume à la main, pour n'en pas manquer les articulations.

Dans sa préface (VI-XI) l'auteur expose avec bonheur, parallèlement à la genèse de son travail, la progression de son exposé. Témoignant de sa filiation scientifique (Gabriel Ferrand et Paul Wheatley), il dresse d'abord l'histoire de la recherche sur ces sources ; en relève les insuffisances et met l'accent sur la

---

<sup>1</sup> Lors de la réédition du n° de *Péninsule* et l'homogénéisation de ses normes, les éléments du C.R. qui n'avaient pu trouver leur place dans la version originale pour des raisons de place ont pu être réintégrés.

nécessité d'un traitement chronologique de ces textes qui s'étendent sur plus d'un demi millénaire. De fait, comme ils se recopient souvent, il est nécessaire d'en offrir une édition sélective qui rapporte les faits maintes fois repris aux plus anciennes des sources. Ensuite, il précise l'orientation de son intérêt : il est centré sur le monde malais, essentiellement sur les sections de route maritime entre les îles Andamans et le Champa, ignorant ainsi ce qui concerne d'un côté la Birmanie et l'Inde, de l'autre la Chine. Enfin, il aborde le découpage de son étude en deux parties bien distinctes, chacune centrée sur un type de sources relatif à une période déterminée, d'importance quantitative à peu près homogène :

I. D'abord des sources géographiques : 37 fragments d'ouvrages scientifiques, du IX<sup>e</sup> à la fin du XIV<sup>e</sup> s., qui couvrent 41 pages (pp. 25-65). Leur intérêt est très inégal et leur importance varie de 5 pages à une simple ligne.

II. Ensuite des sources techniques : deux itinéraires nautiques des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> s., couvrant 36 pages (pp. 194-229).

### **I. Les sources géographiques**

La première partie consacrée aux sources géographiques s'ouvre par une étude d'histoire textuelle (pp. 1-21) qui propose certaines des conclusions auxquelles l'auteur est arrivé, dans le but de faciliter au lecteur l'accès aux textes. Il y montre que ces sources sont indirectes : fruits d'enquêtes auprès de marins ou de marchands, ou repiquages d'informations à partir de sources, arabes ou non (nestoriens, indiens, etc.), généralement recueillies afin de figurer dans des travaux dirigés par un souci qui est moins objectivement technique que formel de complétude compilatrice de la vision du monde. Ce n'est qu'à l'extrême fin de la période de l'écriture géographique arabe, que le premier géographe (Ibn Battuta, au milieu du XIV<sup>e</sup> s.) s'est rendu sur le terrain.

#### *Classification des textes en trois phases historiques*

Les sources géographiques se répartissent en trois groupes, nettement caractérisés à la fois par leur chronologie propre et par la phase historique à laquelle ils appartiennent :

I. Le premier groupe, qui représente les deux tiers de l'information, est formé des textes les plus anciens (21 références). Sauf exception, ils occupent au moins une page chacun. Échelonnés entre l'an 850 (encore que les faits rapportés par les premiers soient sensiblement plus anciens que le milieu du IX<sup>e</sup> s.), et le tout début des années 1000. Ils appartiennent à l'âge d'or de la géographie arabe, qui correspond *lato sensu* à la période du califat abbasside, où les marins et les

marchands arabes géraient directement leur commerce international entre l'Occident et la Chine en prenant appui, pour le passage de l'isthme sud-est asiatique, sur Srivijaya.

Le rapprochement de ces textes en autorise une lecture « quantitative » qui traduit le mouvement de cette connaissance en trois phases :

- La première se met en place au milieu du IX<sup>e</sup> s. Elle se caractérise par un enrichissement continu pendant un siècle (milieu IX<sup>e</sup> s. – milieu du X<sup>e</sup> s.) et est représentée par huit noms : Akhbar al-Sin wa'l-Hind (c. 850), Ibn Khurdadhbih (c. 850), Ya'qubi (+ 897), Ibn al-Faqih (903), Ibn Rusta (c. 900), Abu Zaid (916), Mas'udi (+ 956), Abu Dulaf (c. 940). Cette phase correspond évidemment à la période d'apogée du Califat Abasside à la suite du règne d'Haroun al Rashid (786-809) où, au IX<sup>e</sup> s., l'hégémonie économique mondiale est détenue par un Islam centré sur Bagdad – avec le danger latent représenté par la mise en tutelle du califat par les gardes turcs (847).

- La seconde, qui prend corps avec la seconde moitié du X<sup>e</sup> s., voit non seulement l'affadissement d'un état de la connaissance qui entre dans sa phase terminale avec Ibn Serapion (c. 950), Ibn al-Nadim (988), mais sa transcription romanesque – ou sa réduction mythique – avec les voyages de Sindbad le Marin. On ne manquera pas de mettre ce déclin, qui n'est que l'écho de la décadence du Califat, en relation avec le fait qu'avec la fin du X<sup>e</sup> siècle, le califat abbaside est progressivement pris en tenaille entre les Fatimides (969-1171) d'Égypte et la pression des Turcs d'Asie Centrale (depuis les années 990), et que l'hégémonique réseau d'échange musulman s'en trouve désorganisé et segmenté entre les puissances qui se sont installées sur certaines sections : ainsi voit-on les Fatimides détourner le commerce entre Inde et Méditerranée, qui s'effectuait par le golfe Persique et l'Irak, au bénéfice de la Mer Rouge et de l'Égypte.

- La troisième, qui est un très bref redressement au début des années 1000 avec Aja'ib al Hind (c. 1000), et accessoirement Mukhtasar al-'Ajib (c.1000), Ibn Yunus (+ 1009), Biruni (973-1048) et Ibn Sina (+ 1037). Ce feu de paille, peut-être à mettre en relation avec les succès de l'émirat de Bouyides qui redonne un peu de lustre à Bagdad, est sans doute aussi à corrélérer à la redéfinition des échanges maritimes provoquée par l'affaiblissement de l'Inde du Nord où les Turcs islamisés débouchent vigoureusement avec les années 1000. En effet, l'appel d'air de la thalassocratie Chola qui prend le contrôle des échanges entre l'Inde du Sud et l'Archipel nousantarien – contribuant accessoirement à l'affaiblissement de Srivijaya – « rapproche » le Moyen-Orient de l'Asie du Sud-est.

II. Mais la précédente formule est de courte durée et le Moyen Orient succombe sous les invasions turques d'Asie centrale provoquant dans les sources un hiatus

d'un siècle. Une certaine stabilisation politique – relativement brève – intervenant avec le milieu du XII<sup>e</sup> s., elle se traduit par l'apparition d'un deuxième groupe de textes – qui représente moins d'un quart de l'information – lui-même suivi d'un autre hiatus de plus d'un siècle.

Extrêmement centré chronologiquement (le deuxième tiers du siècle), et vecteur de peu d'informations nouvelles, il n'offre que peu de représentants : Marzawi (c. 1120), Kharraqi (+ 1138) et Idrisi (+ 1165), qui émerge cependant du lot avec près de 4 pages d'informations (représentant à elle seule presque 1/10<sup>ème</sup> de la matière géographique, ce qui le hausse au niveau de celle des plus grands de la géographie arabe, Akhbar, Abu Zaïd, 'Aja'ib al Hind... Mais on ne manquera pas de souligner qu'il s'agit d'un géographe entré au service des rois Normands de Sicile et qu'on ne saurait mieux traduire le déclin des marines arabes, en particulier en Méditerranée devant la montée des marines italiennes. On rattachera à ce groupe les quelques informations – non datées – de Yaqut. De fait, la fin du XII<sup>e</sup> s. et le début du XIII<sup>e</sup> s. voient une disparition complète des informations de langue arabe<sup>2</sup>.

III. Avec le troisième groupe de texte, de la fin du XIII<sup>e</sup> s. et du début du XIV<sup>e</sup> s., on assiste, presque fortuitement, à une brève reprise de l'information géographique, c'est cette fois-ci une information où les Persans tiennent une part notable. En effet, les Persans profitent de ce que leurs propres souverains mongols (les Ilkhan de Perse) entretiennent des relations privilégiées avec leurs « cousins » Mongols de Chine, et de l'agitation que les dynasties musulmanes d'Inde du Nord, puis le Sultanat de Delhi y font régner, pour entrer de nouveau directement en contact, via l'Inde du Sud, avec le monde « malais » (et la Chine des Yuan).

Mais ce renouveau d'intérêt reste de peu de portée : si Qazwini (+ 1283), et Ibn Sa'id (+ 1274), offrent encore des éléments pertinents, Wassaf (c.1300), Shirazi (+ 1311) et Rashid al Din (+ 1318) n'apportent quasiment rien. En revanche, Dimashqi (+ 1327), Abu'l-Fida (+1331) présentent de l'intérêt.

L'intérêt devient de première main avec Ibn Battuta (+1377) qui est apparemment le seul géographe « à avoir fait du terrain », ce qui traduit que l'on entre dans un autre univers mental qui sera celui de l'Humanisme méditerranéen, mais qui demeure un hapax dans la tradition proprement arabe.

Son encore présenté pour mémoire Bakuwi (+ 1400), et par souci d'exhaustivité, un dernier géographe est mentionné, Abu'l Fagl 'Allami (+ 1602).

---

<sup>2</sup> En revanche se développent les sources chinoises, le *Chao Ju-kua* (1126).

### *Traduction cartographique*

Tibbetts ne s'est pas contenté de livrer les textes, il s'est efforcé de présenter cette information sous forme de récapitulatifs cartographiques.

Tout d'abord, en 34 pages (66-99), il récapitule la vision arabe de l'Asie du Sud-est, dont il montre qu'elle évolue à partir des conceptions de Ptolémée (carte 1a), reprise par Khwarizmi (carte 1b). Il en livre une traduction synthétique dans une carte (5), simple fond de carte actuelle, sur laquelle sont replacés les principaux toponymes.

Puis la présentation des sources elles-mêmes est éclairée par une passionnante cartographie analytique (cartes reconstituées ou mises au clair), qui renvoie aux temps forts des trois phases précédentes de l'histoire des textes :

- deux cartes (2a et 2b) illustrent les données des deux sources les plus anciennes du milieu du IX<sup>e</sup> s. (Akhbar al-Sin wal'Hind et Ibn Khurdadhbih) ;
- une carte d'Idrisi (3) (le texte précédemment évoqué n'est en fait que son commentaire) constitue en quelque sorte le bilan de la connaissance des géographes arabes au moment où se clôt leur suprématie ;
- une dernière carte (4), rapporte la vision d'Ibn Sa'id (c. 1274), c'est-à-dire l'état des connaissances au moment où la constitution de l'empire Mongol conduit au brassage d'une nouvelle strate d'information.

### *Analyse des toponymes*

Tibbetts consacre enfin 55 pages (pp. 100-160), à l'étude des toponymes dont il présente les 20 principaux :

- Zabaj, et les termes généraux pour l'Archipel ;
- les toponymes de péninsule malaise ;
- ceux de Sumatra et des environs ;
- puis les toponymes périphériques, vers les îles Andaman, et vers la Chine, dont Sanf (Champa) et Qmar (Cambodge).

Enfin un Appendice (pp. 161-186) de 26 pages est consacré à 5 sites légendaires : Waqwaq, Bartayil, Les îles aux épices, l'île des Femmes, l'île du Château. A chaque fois les principaux extraits des textes sont regroupés et accompagnés d'une petite synthèse.

## **II. Les sources techniques (traités de navigation de 1462 et 1511)**

La deuxième partie du travail est consacré à deux traités de navigation – juste postérieurs aux expéditions maritimes de l'Amiral Cheng He qui ont, elles aussi,

laissés des manières de routiers<sup>3</sup> – respectivement datés de 1462 et de 1511. Ils sont probablement à mettre en relation avec la reprise du rayonnement Syro-Égyptien sous l'autorité des Mameluks, au lendemain de la tourmente mongole. De nature complètement différente, ces documents techniques sont naturellement édités puis traités à part.

Comme l'identification des toponymes est sans problème, il les étudie, groupés par région, en 10 secteurs. (pp. 231-257) ; deux cartes (6) et (7) destinées à situer les toponymes en question sont jointes.

Ajoutons pour en finir avec la qualité scientifique de l'ouvrage, qu'un nombre substantiel de notes infrapaginales complète l'appareil critique. La bibliographie compte une centaine de titres, l'index général est de quelque 2000 entrées, et les arabisants disposent d'un index spécifique d'environ 800 entrées. Voilà donc un travail qui restera pour longtemps un ouvrage de référence devant figurer dans toute bibliothèque de bon sud-est asiatissant.

**Wyatt, David K., *Thailand: a short history*, Yale UP [13 Bedford Square, London WC1B3JF1 / Thai Watana Panich [599 Maitrichit Road, Bangkok 101001, 1984. XX-351 p.**

L'importance des contributions du professeur Wyatt à l'historiographie siamoise (en particulier ses inventaires méthodiques de sources ainsi que ses travaux sur la période de Bangkok) est assez connue pour qu'il ne soit pas nécessaire de l'évoquer autrement. Ils servent de toile de fond à l'intérêt de son histoire de la Thaïlande, intérêt encore accru par le besoin qu'on en avait. De fait, il n'existait jusqu'alors qu'une unique présentation un peu étoffée de l'histoire siamoise, celle de W.A.R. Wood ; écrite en 1924, elle était évidemment depuis longtemps dépassée, malgré de nombreuses rééditions corrigées. Les compilations utiles mais brèves d'un Fistié ou d'un Tate ne comblaient évidemment pas la lacune. Et si quelques historiens siamois s'étaient efforcés de composer des histoires nationales, non sans mérite en ce qu'elles mettaient souvent à contribution une documentation plus spécifiquement siamoise et reproduisaient ainsi une vision intérieure de cette histoire, elles n'étaient cependant destinées qu'au très grand public<sup>4</sup> ou à la

---

<sup>3</sup> MILLS, J.V.G. (éd.) : MA HUAN *Ying-yai Sheng-lan*, *The overall survey of the ocean's shores [1433]*. Cambridge UP (Hakluyt society), 1970, 393 p.

<sup>4</sup> M.L. Manich JUMSAI, *Popular history of Thailand*, 2<sup>e</sup> ed., Bangkok, Charlemnit, 1977, 605 p., in-12°.

formation générale d'étudiants débutants<sup>5</sup>. Une nouvelle synthèse des diverses recherches s'imposait donc.

Tel est l'objectif du professeur Wyatt. Il détaille et justifie dans sa préface (xiii-xiv) la réalisation de son projet : privilégier une vision chronologique organique et cursive, plutôt que de se livrer à un monumental et rébarbatif exercice d'érudition. Il souligne néanmoins qu'il accompagne sa rédaction d'un appareil critique allégé sous forme d'une centaine de notes et d'une bibliographie commentée d'une dizaine de pages (321-332). Ajoutons que 13 cartes s'efforcent de livrer, par phases, des situations stratégiques et que 22 illustrations sont bien utiles, ainsi que l'index de quelque 1500 entrées et la liste des principaux souverains de Sukhothai, Lan Na et Ayuthia.

L'ambition de sa mise au point est prudemment résumée dans son titre : il s'agit d'une histoire « brève ». Mais de cette brièveté même se révèle la structure de la conception de l'histoire de la Thaïlande qu'a le Professeur Wyatt. Il ne fait pas une histoire territoriale, qui serait centrée en fait sur la moyenne et la basse vallée de la Ménam, mais une histoire « ethnique ». Il prend cependant à cet effet grand soin de préciser (p. 1) qu'on ne saurait évoquer d'identité « Thaï » que très récemment, au terme d'un processus historique complexe, dont l'une des composantes est un faisceau de groupes ethniques, identifiés collectivement comme « Tai » qui, avant de pénétrer en Indochine proprement dite, se trouvait en Chine du Sud. A ce titre là, l'histoire qu'il écrit pourrait être présentée comme un effort pour combler la solution de continuité entre ces populations « Tai » de Chine du Sud centrées quelque part aux confins du Yunnan, du Guizhou et du Guangxi, et un Etat en pleine modernisation, qui se retrouve, plus d'un millénaire plus tard, centré à un millier de kilomètres de cette zone initiale, sur le delta de la Ménam.

Bien que l'histoire que l'on puisse écrire sur cette base soit nécessairement discontinue, l'auteur (peut-être parce qu'il craignait de faire de la peine aux « Thaï » de Thaïlande actuelle) ne la développe pas moins en 10 chapitres uniformément enchaînés qui tendent à masquer les césures territoriales et culturelles profondes. On peut néanmoins opérer sur eux un reclassement en deux parties à l'importance à peu près égale, mais couvrant des périodes de durée tout à fait différente :

- 1) Les 5 premiers chapitres traitent en quelque 140 pages de ce qui permet de suivre le continuum évoqué, jusqu'au sac d'Ayudhya (1767), soit plus d'un millénaire. Dans un premier chapitre (1-19), l'auteur commence par rappeler ce que l'on peut savoir des populations « Tai » de Chine du Sud avant le VIII<sup>e</sup> siècle

---

<sup>5</sup> Rong SYAMANDANA, *A history of Thailand*, 5<sup>e</sup> ed., Bangkok, Chulalongkorn UP, 1986, 208 p. in-8°.

ap. J.C. Une carte (p. 11) signale la localisation hypothétique des 5 grands groupes Tai vers cette époque, localisation qui manifeste clairement que l'on ne se situe pas dans l'actuelle Thaïlande. Sont ensuite évoqués les rapports éventuels et la place des « Tai » par rapport au Nan-chao, puis aux pouvoirs politiques qui se partagent l'Asie du Sud-est péninsulaire au IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècle. Dans un deuxième chapitre (pp. 20-37), d'un style historique plus classique, l'auteur tente de tisser la trame des puissances qui se partagent l'Asie du Sud-est, des environs de l'an 1000 aux environs de 1200, pour y saisir le processus d'infiltration des Tai qui se contrastent en tribus, et principautés, ainsi que l'amorce de leur indianisation. Enfin, dans le troisième chapitre (pp. 38-60) il brosse un « Siècle Tai » ; on assiste alors, à l'occasion du choc mongol, à l'émergence politique des Tai. Avec les chapitres 4 et 5, le point de vue change, pour entrer dans une histoire locale et politique : celle du royaume d'Ayudhya de la basse vallée de la Ménam, toujours cependant dans ses rapports avec ses voisins. Sur cette trame, se met en place puis se dégage peu à peu une Nation « siamoise » à partir du XVI<sup>e</sup> siècle.

- 2) Enfin, avec les 5 derniers chapitres qui constituent en fait la deuxième moitié du livre, sont racontés en 170 pages les deux derniers siècles, qui peuvent-être considérés comme ceux de l'histoire de la Thaïlande proprement dite. Cette histoire conçue comme celle de l'émergence de la nationalité « thaï », définie dans la corrélation de l'émergence mutuelle d'une nouvelle idéologie du pouvoir, de la modernisation, et de la notion de Nation. Plongeant ses racines dans le Siam ancien, elle ne devient un concept opératoire que vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

On conviendra aisément que beaucoup plus qu'une simple histoire de la Thaïlande au sens étroit du terme, l'entreprise de Wyatt tend à proposer une histoire de la Péninsule à travers le destin des populations « Tai ».

Certes, on ne saurait guère tout connaître et tout lire, mais pour un sujet comme celui-là sa bibliographie témoigne de deux lacunes sensibles. D'abord la bibliographie chinoise, oubli d'autant plus gênant que, à bien considérer les choses, les Tai viennent de Chine du Sud, et figuraient au nombre des tributaires de l'Empire ; ensuite, la bibliographie française, en particulier pour tout ce qui concerne le Cambodge quand la « Thaïlande » s'est construite aux dépens du Cambodge. Si les travaux de B.P. Groslier avaient été pris en compte, cela eût évité, par exemple, l'assimilation des fameux Syam Kuk des bas-reliefs angkoriens (pp. 28 *sq.*) à des Tais, « détail » qui modifie d'un bon siècle la chronologie de la présence des Tai dans les moyennes vallées.

**ENGEL, David M., *Law and kingship in Thailand during the reign of king Chulalongkorn*, Ann Arbor, Michigan University, Center for South and Southeast Asian Studies [130 Lane Hall, Ann Arbor, Michigan 48109. USA] Paper n° 9, 1975, 131 p.**

Cet ouvrage développe l'une des articulations majeures du travail de Wyatt, qui, saisissant l'histoire de la Thaïlande dans la durée, montre comment, du XIV<sup>e</sup> s. au XX<sup>e</sup> s., on est passé d'une notion dynastique et territoriale de la communauté politique à une notion ethnique et nationale. La recherche d'Engel précise la façon dont ce changement s'est tactiquement opéré dans les années 1873 à 1910 : en effet, c'est alors que la dissociation intervenue entre les fondements de l'Administration et ceux de la Royauté s'y est révélée en termes juridiques, du fait de la nécessité d'inscrire le droit siamois dans le cadre du droit international.

Après avoir posé la question des fondements traditionnels de l'autorité royale (Chap. 1, pp. 1-32), l'auteur apprécie la façon dont le système juridique a évolué du Législatif (pp. 33-58), au Judiciaire (pp. 59-94), puis au Droit des Citoyens (pp. 95-118). Il synthétise son analyse en conclusion et montre que la logique de ce changement, consciemment initié par le roi Chulalongkorn, conduisit à la révolution de 1932. Ajoutons que cette remise en cause de la Couronne comme fondement de l'Etat ne pouvait s'exprimer que de manière transitoire par une révolution républicaine, et qu'à terme il lui fallait trouver une autre assise pratique : ce fut bien sûr le nationalisme ethnique avec le changement corrélatif du nom de l'Etat ; de Siam, il devient Thaïlande.

Si ce travail est d'ambition modeste, puisque ne comptant qu'une centaine de pages, il se trouve être de la taille d'un gros article (il s'agit semble-t-il d'un diplôme de fin d'étude), on notera avec plaisir qu'il s'appuie sur une documentation en langue siamoise. On aurait cependant aimé connaître le nombre de pages des dites sources (il n'est indiqué qu'en deux occasions), et disposer d'au moins quelques mots de jugement sur elles.

En effet, on relève à l'occasion, comme prétendue contribution à une réflexion sur le Droit siamois, des références tirées de l'une ou l'autre de ces sources : par exemple, (p. 9) une curieuse étymologie de *thamras* (du sanskrit *Dharma* = la Loi) veut que ce mot soit en rapport avec le mot thai *thamniaur* (coutume, tradition), prouvant ainsi la continuité de la Loi au Droit coutumier ; or, ce mot est à l'évidence un emprunt au khmer *damniam*, dérivé d'une base *diam* sans rapport avec le mot *dharma*<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> POU, S. & JENNER, Ph., *A Lexicon of khmer morphology*, 1980/1981, p. 152.